

d'agrément. L'art dramatique disparut plus tard, et la civilisation menaça de s'éteindre. Durant toute la période du moyen âge, pendant les premiers temps qui suivirent la renaissance, et même sous Louis XIV, on n'aperçoit nulle trace d'*applaudisseurs à gages*. Sans doute les courtisans de ce prince en remplissaient les fonctions quand il paraissait sur le théâtre; mais ils le faisaient sans rétribution. Ce fut de nos jours seulement qu'on vit renouveler le scandale donné d'abord par une tête couronnée. Sans doute qu'autrefois les Baron, les Dufresne, les Lekain, ou du moins leurs camarades, avaient des amis dévoués, qui aidaient le public à sentir le mérite de ces acteurs; mais il n'existait point alors de troupe organisée. C'étaient, si l'on peut parler ainsi, *des milices temporaires*. Les armées permanentes en ce genre datent de l'apparition au Théâtre-Français de deux reines, dont la rivalité, pendant des années entières, occupa et divisa tout Paris (mesdemoiselles G..... et D....., 1804). Non contente des applaudissements désintéressés qu'elle recevait, chacune de ces princesses envoyait dans la salle des hommes de son choix pour l'applaudir. La durée de la lutte fit que ces messieurs trouvèrent à la scène une douce existence, que naturellement ils durent songer à perpétuer. Pour cela, ils allèrent adresser secrètement à d'autres

acteurs des propositions qui furent secrètement acceptées. La contagion gagna, et bientôt il n'y eut plus à l'abri de cette faiblesse que les acteurs rigoristes, c'est-à-dire le très-petit nombre. La situation de ces derniers devint bientôt très-critique. Les spectateurs payants, dans la crainte d'être confondus avec les spectateurs payés, avaient totalement perdu l'habitude d'applaudir. Les comédiens honnêtes, qui, sans doute, étaient les comédiens à talent, ne recevaient donc plus du parterre aucune marque de satisfaction; et ils voyaient à côté d'eux la médiocrité moins délicate couverte d'applaudissements qu'elle avait achetés. Ce n'est pas tout, la troupe salariée leur fit bientôt avanie. Sitôt qu'ils paraissaient en scène, elle toussait, crachait, éternuait, se mouchoit. Force fut de céder ou de renoncer à son état. Les plus obstinés cédèrent, et Talma lui-même paya le tribut. Alors, les claqueurs furent avoués, reconnus; alors, ils furent les maîtres de la place; alors ils devinrent véritablement les *pensionnaires* de la Comédie-Française.

Le premier théâtre ayant donné l'exemple, fut bientôt imité par tous les autres. Chaque salle eut sa troupe, l'émulation s'en mêla, et on connaît les effets de la concurrence!

Il existe parfois deux *compagnies* pour le même spectacle. Dans ce cas, les malheureux

acteurs sont obligés de jeter le gâteau à l'un et l'autre cerbère, sans quoi la meute entière qu'il dirige, aboierait contre eux. Dans l'un de nos premiers théâtres, on les désigne sous le nom de *vieille et jeune claque*, comme on disait jadis, *jeune et vieille garde*. Les anciens sont des routiniers qui marchent dans l'ornière des habitudes; leurs rivaux font des innovations, ils ont inventé les *chatouilleurs*; ce sont les *romantiques* de la claque.

Les directeurs de ces administrations (c'est ainsi qu'ils s'appellent eux-mêmes) jouissent pour la plupart d'une très-belle existence. Plusieurs d'entre eux ont maison et cabriolet. On assure que le chef de la troupe attachée à l'un de nos petits théâtres, a vendu son fonds vingt mille francs par acte notarié.

Il serait fort curieux, dit-on, d'assister aux entretiens de messieurs les directeurs avec les comédiens et surtout avec les comédiennes, lorsque les premiers vont en voiture chercher à domicile les billets de service. Les jours de grandes solennités, ils s'enferment ensemble des heures entières. Là, on délibère en commun; on convient des endroits où il faudra rire, de ceux où il faudra pleurer. Ici, l'on trépignera, et l'on criera *bravo*; plus loin, on se pâmera d'aise et on se roulera sur les banquettes. — Je ne veux

pas que vous m'applaudissiez à ce passage; dit mademoiselle... , le suivant en produira plus d'effet. Je tiens aussi à ce que vous ne coupiez pas ma grande tirade. — Mais, madame, vous y serez ravissante. — C'est vrai, mais je veux amasser des applaudissements pour la fin. Alors, ce sera le torrent qui rompt sa digue, et je vous permets d'aller aussi loin que vous voudrez.

« A propos, mon cher, je joue ce soir un rôle important; vous me ferez *mes grandes entrées*.  
« — Prenez garde, le public pourra vous *chuter*.  
« — Je veux *mes grandes entrées*; Hortense les a eues hier. » Il est bon d'apprendre au lecteur que les *grandes entrées* sont ces bruyants applaudissements qui accueillent les acteurs à leur arrivée en scène; alors, toutes les batteries jouent en même temps et quelquefois à plusieurs reprises. Cette faveur est le partage des artistes que le public préfère; et quand les autres s'en gratifient, ils sont *chutés*, c'est-à-dire que le parterre crie: silence! Il y a aussi de *petites entrées*; ce sont ces légers applaudissements accordés du bout des doigts, et mêlés d'un murmure flatteur. On les donne aux acteurs qui touchent à la vogue sans l'avoir.

Dans l'enfance de l'art de la *claque*, les chefs assistaient aux répétitions, afin de prendre en quelque sorte mesure de l'ouvrage. Je me rap-

pelle à ce sujet, qu'après la dernière répétition générale de mon premier ouvrage, je vis venir à moi, dans l'ombre des coulisses, un jeune homme au costume élégant, à la douce parole, et aux belles manières. *Je suis*, me dit-il, *très-satisfait de votre comédie; il y a MATIÈRE à applaudir.* Je demandai le nom de ce jeune fashionable, et je sus que c'était M. le *directeur*. Cette habitude de prendre connaissance des pièces est tout-à-fait passée de mode aujourd'hui; on a éprouvé trop de mécomptes en ce genre. Tel endroit qui, à la répétition, avait paru susceptible d'effet, n'en produit aucun à la représentation; et tel autre fait rire ou pleurer, qui avait glissé inaperçu. Il a en conséquence été décidé que messieurs du lustre arriveraient entièrement neufs aux premières représentations, et que, pour applaudir, ils consulteraient les impressions du public. Voilà la règle.

Il n'est pas vrai, comme le pensent les gens du monde, que l'artiste le plus médiocre puisse, avec le secours des salariés, être applaudi quand et autant qu'il veut. Cela n'est possible que dans les jours de solitude. Mais sitôt que les spectateurs payants sont en majorité, ils complimentent une ardeur rétribuée, et ne se montrent de bonne composition qu'autant qu'ils se trouvent satisfaits. Somme toute, les comédiens n'ont que

l'agrément qu'ils méritent. Les *claqueurs* sont, pour ainsi dire, les bras du public. Quand le public est content, il laisse faire ses bras; quand il est mécontent, il les arrête. Ainsi, depuis que les acteurs se mettent en frais pour réussir, ils ne réussissent pas davantage. J'oserais même assurer qu'ils réussissent beaucoup moins; car les gens bien nés trouvant de bon goût de ne plus applaudir, les marques d'approbation ne sont jamais universelles. Les *claqueurs* ont, dans un spectacle, les mêmes propriétés que l'*isoloir* dans un cabinet de physique; ils attirent à eux toute l'électricité du lieu, le reste de la salle est à la glace.

Il est évident que les acteurs qui réfléchissent, doivent à regret payer un tribut qui leur est plus nuisible qu'utile. Je conçois cependant qu'ils le fassent. Il faudrait, pour résister, une vertu sur-humaine; il faudrait une abnégation complète d'amour-propre qu'on ne peut ni attendre, ni même désirer, de gens dont l'amour-propre est toute l'existence. Mais il y a un milieu entre l'impôt qu'on se laisse arracher, et les dons volontaires que l'on prodigue. Sous ce rapport, il faut en convenir, beaucoup de comédiens sont d'une faiblesse déplorable. « — Que ferez-vous de vos billets? » me disait, la veille d'une première représentation, une actrice spirituelle, à présent

retirée du théâtre. « — Je les donnerai à mes amis. — Gardez-vous-en bien. Les amis! les amis! leur cœur bat, mais leurs mains ne battent pas. Donnez vos billets à mon petit jeune homme. »

Les acteurs ne se contentent pas de distribuer à leurs *chevaliers* les billets qu'ils reçoivent; plusieurs d'entre eux prennent des abonnements et paient des pensions annuelles. Je pourrais même citer telle administration de théâtre qui fait des appointements à M. le directeur général.

Nous avons établi tout à l'heure que les spectateurs payants exerçaient sur messieurs du lustre un contrôle actif et sévère. Nous avons dit que le parterre ne laissait applaudir que lorsqu'il était content, et nous pourrions ajouter qu'une approbation intempestive est souvent couverte par de nombreux sifflets. Quel est, me demandera-t-on alors, l'inconvénient des applaudisseurs gagés?

C'est que, grâce à eux, il n'y a plus aujourd'hui de public. Nous allons expliquer notre pensée.

Il existait jadis, dans nos parterres, une multitude de vieux habitués, qui se faisaient un plaisir de former un jeune comédien. Ils le suivaient, pour ainsi dire, pas à pas, l'encourageaient quand il était dans la bonne route, l'avertissaient quand

il s'en était éloigné. Leurs applaudissements, leurs bravos, leurs murmures, et jusqu'à leur silence éclairaient et stimulaient un acteur. Ce n'étaient point les leçons froidement théoriques du Conservatoire; c'étaient des leçons animées, vivantes, pratiques. Il y avait alors dans les spectacles une sorte de fluide électrique, qui allait sans cesse des comédiens au public, et du public aux comédiens. Les amateurs dont nous parlons, étaient généralement des hommes d'une fortune médiocre; ils se plaçaient au parterre à cause de la modicité du prix. L'envahissement des *claqueurs* les a fait fuir, et le prix du balcon et de l'orchestre étant trop élevé pour eux, ils se sont dispersés. Il n'y a donc plus d'habitues dans nos théâtres; c'est-à-dire qu'il y a des spectateurs, et qu'il n'y a plus de juges. En effet, bien que messieurs du lustre étudient les sensations du public, ils ne peuvent guère être utiles aux comédiens. Ils saisissent, à la vérité, les effets les plus matériels; mais ils laissent échapper ces demi-teintes, ces nuances délicates et imperceptibles, qui font en grande partie le talent; et d'ailleurs, ils ne signalent pas les défauts. Aussi, qu'arrive-t-il? Que les comédiens d'aujourd'hui n'osent croire à leurs propres succès. Je complimentais un jour l'un des acteurs les plus distingués du Théâtre-Français. « — Vous

« trouvez donc que j'ai bien joué? — Très-bien ;  
 « vous pouvez en juger par les applaudissements  
 « que vous avez reçus. — Ah! répondit le véritable  
 « artiste, je sais trop comment on les obtient. »

Que l'on compare cette position d'un comédien, qui doute de lui-même, avec celle des anciens acteurs. J'ai ouï raconter sur Prévile l'anecdote suivante.

Un jour que ce grand artiste venait d'obtenir beaucoup de succès, il rentra tout soucieux dans les coulisses. « — Qu'as-tu? lui demanda un de ses camarades. — Je n'ai pas été applaudi par le « petit coin. » Il désignait ainsi un endroit du parterre, où se réunissaient quelques amateurs éclairés. Un instant après, il reparut en scène, se surpassa lui-même, et sortit tout glorieux; le petit coin l'avait applaudi avec transport. Hélas! il n'y a plus aujourd'hui de petit coin!....

Je ne terminerai pas ce trop long chapitre, sans arriver à une dernière considération. Une circonstance qui, suivant moi, n'a pas moins contribué que l'introduction des claqueurs à la décadence de l'art dramatique en France, c'est la destruction à peu près complète du préjugé contre les comédiens. Ce préjugé était une barrière qui devait arrêter la médiocrité. Il fallait, pour la franchir, ou une vocation irrésistible, ou un libertinage excessif, qui est déjà une vocation.

Car ce sont les grandes passions qui font les grands acteurs.

Depuis la révolution tout est changé; la carrière théâtrale est une carrière à peu près comme une autre. On la prend sans goût, par occasion, et par convenance; bien souvent même ce sont les pères qui la choisissent pour leurs enfants. Qu'en résulte-t-il? Que les acteurs de nos jours sont pour la plupart bons maris, bons citoyens, bons frères, et détestables comédiens. C'est une vérité triste à proclamer; mais, sauf les exceptions (dans lesquelles chacun pourra se placer de lui-même), le jour où les mœurs sont entrées au théâtre, le talent en est sorti.

CASIMIR BONJOUR.

